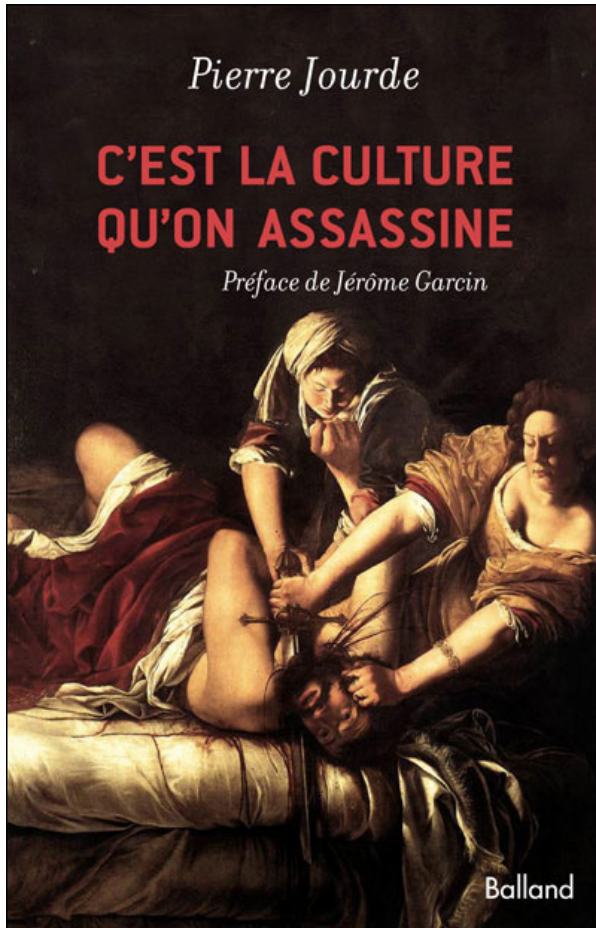


Pierre Jourde - C'est la culture qu'on assassine

Présentation



Ce livre est un recueil de Chroniques publiées sur le blog « Confitures de culture » abrité par le site Bibliobs. Il est préfacé par Jérôme Garcin. Il s'agit de défendre la culture vivante contre tout ce qui aujourd'hui l'agresse. Les pouvoirs économique, politique, médiatique se conjuguent pour nous plonger dans une nouvelle barbarie : abandon de l'école publique, transformation des universités en monstres bureaucratiques, télévision avilissante, ruine des instituts culturels français, mépris affiché pour la littérature, journalistes usinant du cliché, promotion de faiseurs au rang de grands écrivains, mort de la culture populaire, disparition de l'esprit critique.

Pour la majorité de nos concitoyens, la culture, c'est la télévision. Est-elle consciente de sa responsabilité ? A-t-elle à cœur de faire de la pédagogie culturelle, en proposant des programmes à la fois intelligents et accessibles ? Bien évidemment, non. La télévision est devenue l'empire de la connerie triomphante et fière d'elle-même. Il ne s'agit plus d'apprendre quoi que ce soit, de s'approcher progressivement de la beauté, mais de venir se féliciter de son propre néant.

Les médias se voudraient un contre-pouvoir. Ils ne cessent de se réclamer de leur liberté, de leur indépendance, vont jusqu'à se vouloir « rebelles ». Cette rébellion de façade dissimule un asservissement de fait, moins à la puissance

politique qu'au véritable pouvoir, celui des banques. Au-delà, c'est à la pensée dominante que les esprits journalistiques se montrent, malgré quelques talentueuses exceptions, majoritairement asservis. Bien rares sont les esprits libres, qui ne donnent pas dans le panurgisme, le cliché, l'émotionnel, le sensationnel, la reproduction d'idées toutes faites et de ce qui traîne dans les autres médias, sans parler d'un langage de plus en plus formaté.

Ceux qui font de l'argent avec l'abrutissement de leurs concitoyens, ceux qui ont décidé, par idéologie, que l'école ne devait plus transmettre de savoir, ceux qui considèrent la culture comme une dépense inutile sont en train de gagner. La droite veut faire des économies. La gauche considère que la culture est discriminatoire. Un pays sans culture est un pays mort, dépourvu d'âme. Il ne lui reste que l'argent comme valeur, et c'est un marché de dupes, l'argent va toujours aux mêmes. Nous pensons que les biens comptaient plus que l'esprit. Bientôt, nous serons idiots, et par-dessus le marché nous serons pauvres. Gagnant gagnant, comme on dit en novlangue.

Pierre Jourde - C'est la culture qu'on assassine

Extrait : La banque, c'est rebelle

Ça y est, c'est fait, depuis le 17 août : le magazine (rebelle) Les Inrockuptibles est devenu la propriété du banquier (rebelle) Pigasse, de la banque (rebelle) Lazard. Le taux de rebellitude du journal va sans doute augmenter, et on aura plus d'articles rebelles sur les produits rebelles Mac Intosh ou sur des écrivains rebelles comme Angot publiés par des éditeurs rebelles comme Fayard ou Le Seuil. Enfin un peu de rébellion dans ce monde conformiste. Ça va faire très mal. Les bases du système vont être ébranlées. Attendons-nous à être dérangés dans nos certitudes. Comme le dit M. Pigasse, « notre objectif est d'en faire un news culturel de référence, libre, indépendant et rebelle à l'ordre établi ». Que c'est beau. « Un news culturel », déjà, ça vous sent son cadre supérieur branché, qui écoute 50 cents à fond les gamelles dans son 4-4 Mercedes, ça vous répand un fumet de cultureux qui prend consciencieusement son gargarisme de franglais, ça vous exhale des fragrances de commerce anglo-saxon et de management moderne. A la fin du XIXe siècle, l'écrivain en rupture avec la société et ses valeurs dominantes envoyait chier le bourgeois et mettait son orgueil à crever la faim. Corbière, Verlaine ou Van Gogh avaient peu à faire avec les fonds d'investissement. Au début du XXIe siècle, le rebelle de magazine se vend au banquier, et le grand bourgeois ne jure que rébellion, sécession, révolte. Il se paie un magazine djeune comme on change de jaguar ou comme on arbore un jean déchiré dans un vernissage. ça le fait, c'est cool, c'est pas réac. Au fait, rebelle par rapport à quoi ? Contre quel ordre établi les Inrocks sont-ils censés se rebeller ? Le pouvoir politique, l'abominable Sarko ? Sachant que Carla Bruni a longtemps soutenu le magazine, ça risque d'être délicat. Alors contre le capitalisme triomphant, le libéralisme sauvage, la mainmise de la haute finance sur la planète ? euh, non, finalement non. La banque Lazard, ils sont sympa, cool, on ne va pas chercher d'embrouilles avec eux. Contre le pouvoir médiatique ? Non plus, bien sûr. Contre le conformisme culturel ? Mais l'étiquette « rebelle » ou « dérangeant » est devenue indispensable pour obtenir des subventions, exposer dans les musées d'art moderne, avoir un article dans les news culturels de référence. On ne se « rebelle » jamais contre rien, la rébellion est vide, puisqu'elle est précisément devenue le fin mot de l'ordre culturel établi, l'étiquette qui fait vendre. La rébellion n'est pas un contenu, c'est une attitude comme disent les journalistes de mode, c'est-à-dire un accessoire commercial comme un autre, un grigri décoratif. Un machin destiné à rendre désirable pour les « jeunes » les produits de l'industrie culturelle. La novlangue l'a emporté : les mots disent le contraire de leur sens. Le conformisme s'appelle rébellion. Les Inrockuptibles, c'est exactement cela. Cette « rébellion », c'est à dire cette illusion destinée à rendre plus sexy un total acquiescement aux valeurs dominantes, Les Inrockuptibles en est le parfait représentant.

A des degrés divers, nous appartenons tous à l'ordre établi. A des degrés très divers. Dans le domaine de l'édition, Grasset est plus représentatif de cet ordre établi que, mettons, Les Allusifs ou l'Escampette. On peut tenter de conserver une certaine indépendance, tout en sachant qu'elle ne sera jamais complète. La moindre des choses, pour un intellectuel, est d'éviter de susciter des illusions sur la réalité du champ culturel, et d'essayer, autant que possible, de progresser dans la lucidité sur sa position et celle des autres à l'intérieur de ce champ. La pensée de Bourdieu a, pour cela, été déterminante. Le discours de Pigasse et des Inrocks, toute la quincaillerie de la rebellitude en représente l'inverse exact : un rideau de fumée, une production d'illusion, qui sert à masquer la réalité du champ. A un tel discours idéalisant qui gaze la réalité des rapports de force économiques, Marx donnait le nom d'idéologie.

Pierre Jourde - C'est la culture qu'on assassine

Revue de presse

assassine, Pierre Jourde repart courageusement à l'assaut de l'époque.

On peut ne pas être d'accord avec certaines prises de position d'un écrivain et, pourtant, admirer son style, son audace, sa détermination. Tel est le sentiment qui me saisit à la lecture de la nouvelle charge de Pierre Jourde. Dans des pages enflammées qui furent d'abord publiées sur Internet (son blog est hébergé par le site Bibliobs.com), Jourde brocarde ceux qui bradent la culture et contribuent à la vaste entreprise de nivellement par le bas dont nous devons subir quotidiennement les assauts. Qui sont les «assassins» de la culture ? Pour Jourde, tous ceux qui participent, à quelque niveau que ce soit, des pouvoirs économique, politique, médiatique. En vrac : les grands éditeurs, les journalistes, la télévision, certains enseignants... Tous affichent un mépris pour la «vraie» culture et contribuent à ensevelir l'esprit critique sous un déluge de fausses valeurs.

Le constat, à vrai dire, n'est ni faux ni nouveau. Il est, en revanche, excessif. Pierre Jourde, infatigable défenseur d'une littérature qui ne saurait se résumer à la liste hebdomadaire des best-sellers, possède l'ardeur des bretteurs. Il provoque en duel. Sans doute s'étonne-t-il de se retrouver seul, au petit matin, sur le pré - ses ennemis préférant l'ignorer ou redoutant de l'affronter. C'est à la fois son charme et son talon d'Achille. Retenons le charme, puisque, à quelques réserves près (qui ne tiennent qu'à une conception différente du goût et à son inexplicable tendance à faire preuve d'esprit de sérieux), Jourde dit vrai. Sa colère, parfois, l'égare. Comment le suivre dans sa condamnation unilatérale de la culture à la télévision ? Mais comment ne pas applaudir à la façon dont il pointe les dérives d'une époque qui propose un scandaleux marché de dupes. Oui, «la véritable démocratisation consiste à se montrer un peu ambitieux quant aux capacités de ceux à qui l'on s'adresse». Oui, le triomphe de l'auto-fiction et de la pipolisisation signe la capitulation de la littérature. Oui, la collusion entre journalistes et écrivains achève de transformer cette capitulation en agonie. Réactionnaire, Jourde ? C'est ce que

prétendent les cuistres. Ce livre revigorant et nécessaire propose des pages drôlissimes et ultrapertinentes. Jourde, avec panache, résiste à la tentation d'être moderne. Ce brûlot est une occasion de penser par soi-même. Courageux et brillant.

François Busnel, L'Express

«Nous pensions que les biens comptaient plus que l'esprit. Bientôt, nous serons idiots, et par-dessus le marché, nous serons pauvres. Gagnant gagnant, comme on dit en novlangue.» C'est la phrase de la semaine, qui m'a fait rire par sa vigueur cinglante, et pleurer par ce qu'elle dit de ce pays. Elle est aux premières pages du nouveau livre de Pierre Jourde, C'est la culture qu'on assassine, recueil d'articles publiés sur son blog de Bibliobs et dans différentes revues (*).

Jourde est l'auteur d'une œuvre puissante par l'imagination, imposante par l'érudition. C'est aussi un écrivain courageux, qui a pris le risque de marginaliser son travail de romancier (lire le magnifique *Paradis noirs*, s'il n'en faut choisir qu'un) lorsqu'il considérait que l'honnêteté intellectuelle valait bien de se faire quelques ennemis ici ou là. Résultat, il s'est aussi acquis de solides estime, et c'est de tout cœur que je lui témoigne la mienne, comme il m'est arrivé ici de l'exprimer envers un Leroy, un Lapaque, camarades et frères d'armes, avec leurs différences et les miennes.

Dans ce réquisitoire implacable, où il évoque tour à tour les destins de l'université, les pratiques de la télévision, la déforestation de notre présence culturelle dans le monde, l'effroyable mépris dont souffrent personnellement les enseignants et les responsables de nos écoles, Pierre Jourde nous alerte contre le naufrage intellectuel où notre pays est en train de s'abîmer. Je n'ai pas ici la place de détailler. Je voudrais souligner la liberté de sa pensée, par exemple lorsqu'il revient de façon imprévue sur le débat concernant l'identité nationale, ou s'interroge sur un certain antisarkosisme facile, passeport de bonne pensée qui permet aussi d'oublier de pires maux (ce que j'écris ici depuis quatre ans m'autorise, je

Pierre Jourde - C'est la culture qu'on assassine

pense, à soulever cette question). Enfin, ce livre est une mine, il était nécessaire, il peut nous aider à comprendre les enjeux de notre avenir collectif, si tant est que nous en espérons un.

Je connais assez peu l'homme Pierre Jourde. Je me souviens d'une ballade à Strasbourg, à l'initiative de notre ami commun Patrick Tudoret. Je me souviens aussi d'un verre bu ensemble. Il avait une patte cassée, et moi, le poignet droit. Enfin, je crois que c'était à la même époque. C'était place de la Nation, en tout cas. Tout un symbole. Mes amis, on va continuer de se battre. D'accord ?

François Taillandier, L'Humanité

On était en janvier 2009. Sur BibliObs.com, l'année commençait tranquillement. Et puis un texte de Pierre Jourde est arrivé. C'était une de ces tribunes dont les journaux ne s'encombrent guère : 12 500 signes (cet article en compte 3 000). Les journaux ont tort. Ça se lisait tout seul. On y comprenait, avant tout le monde, les catastrophiques nouvelles procédures de formation des profs. Le titre annonçait la couleur, et une suite: « Manuel de destruction culturelle, chapitre 1: l'université ». Il y eut une suite. Un chapitre 2 sur l'éradication de la culture G dans les concours de la fonction publique. Un chapitre 3 sur l'asphyxie du réseau culturel français. Entre-temps, c'était devenu un blog. L'auteur de « la Littérature sans estomac » l'a appelé « **Confitures de culture** ».

La recette est parfaite. Très peu de sucre, beaucoup de fruit. Et allez savoir comme s'y prend le chef, c'est même bourré de vitamines. C'est réjouissant ou agaçant, mais ça réveille à tous les coups. Car Jourde a l'art de privilégier les sujets consensuels. Ici, « *La déréalisation* » de l'information. Là, l'orthographe : « *Contre l'illettrisme, vous pouvez nous aidez* » (sic). Et là, l'identité nationale : « *Bouygues m'a tuer* », enrage-t-il, en glissant que « **le football est devenu le doudou identitaire régressif par excellence** ».

Fatalement, les commentaires fusent. Parce que

Jourde a passé leurs œuvres à la moulinette, les uns défendent Sollers, Djian ou Haenel. D'autres les accablent, l'applaudissent de dire si bien comment « *l'usine à gaz de l'évaluation* » paralyse la recherche hexagonale, ou lui reprochent de jalouser Guillaume Musso. Jourde, souvent, répond. Et c'est reparti pour un tour. Ne pas oublier que ce polémiste est aussi professeur à Grenoble-III ; son blog tient à la fois du punching-ball et de l'université populaire.

Il lui arrive d'exagérer, et ses « Confitures » ont parfois un goût amer. Leur savoureuse ironie cacherait-elle un atrabilaire qui prend trop les choses au tragique? Ce franc-tireur a en effet l'inconvenance de préférer Jacques Bertin et Marcel Schwob aux délicates prestations télévisées de Cauet. Est-ce réactionnaire? Progressiste? A relire ses textes d'une traite, on s'avise que tout y tourne autour de ces deux notions, dont il montre la réversibilité où on ne l'attendait pas: « *On construit son identité par la culture, et, en même temps, on s'en libère. Etant donné les influences comparées de TF1 et de la lecture de Mme de Lafayette, autant dire que l'identité française est mal partie.* » Pour ce contempteur de « *la culture en Sarkozy* », l'essentiel tient dans cette profession de foi. Il n'est pas interdit de la méditer par les temps qui courent.

Grégoire Leménager - Le Nouvel observateur

A lire de toute urgence ! Un livre qui décape, d'une grande intelligence, que je considère comme une courte mais passionnante analyse de la culture aujourd'hui, et qui m'a ouvert les yeux sur l'état de celle-ci en France. Pierre Jourde ne fait pas dans la dentelle et nous montre l'état lamentable dans lequel nos hommes politiques sont en train de mettre l'éducation, ainsi que leur mépris pour la recherche et les intellectuels. Les journaux, les médias, en prennent pour leur grade eux aussi, notamment ceux qui font la promotion permanente (genre bourrage de crâne) des mêmes auteurs pour des livres souvent très mal écrits, bourrés de fautes d'orthographe et de syntaxe, mais qui font, à l'inverse, l'impasse

Pierre Jourde - C'est la culture qu'on assassine

Amazon.fr

sur des tonnes de livres et d'auteurs talentueux dont personne ne parle ; la corruption dans le milieu des Prix littéraires, où l'on fonctionne sur le copinage, le renvoi d'ascenseur, au mépris d'oeuvres et d'auteurs, complètement négligés là encore ; les menaces, les insultes que certain(e)s journalistes-écrivains vous adressent si vous êtes trop critique à leur égard, et qui n'hésitent pas à vous censurer voire à exiger votre renvoi si vous ne suivez pas le bon mouvement comme tout le monde ; la «pipolisation» à outrance, la tyrannie du «respect pour tout ce qui se fait», aussi bien sur le plan littéraire qu'artistique, et qui étouffe l'esprit critique, faisant de celui qui en use un «réac», un aigri, un jaloux ; l'art contemporain, Francis Lalanne, Christine Angot, Philippe Djian, Marc Lévy, Guillaume Musso, Les Inrocks, Libération, France Culture, tout y passe ! tout le monde se fait remettre à sa place et Dieu que ça fait du bien ! que c'est jouissif et cruellement vrai ! Il ne s'agit pas d'attaques gratuites, mais d'analyses à la fois profondes, satiriques, de réflexions intellectuelles et philosophiques assez poussées, de textes chargés d'ironie, d'autres à la teneur désabusée. 280 pages proposant un regroupement de chroniques notamment diffusées sur le blog de Pierre Jourde, on apprend énormément, on ouvre les yeux sur les agissements de ceux qui détiennent les pouvoirs, on se sent comme libérés de lire des choses qu'on ne peut même pas espérer entendre un jour à la télé qui ne mise plus que sur la démagogie de toute façon, et où tout le monde il est beau tout le monde il est gentil. Ça déglingue et c'est très instructif, même si c'est parfois un peu excessif, voire radical. Mais bon, en même temps c'est un peu de but d'un tel livre.

De plus, il est important de souligner que Jourde fait aussi l'éloge de beaucoup d'auteurs et ne prétend à aucun moment avoir le monopole du bon goût. Certaines de ses critiques sont positives, et il souligne les efforts de quelques personnes qui se battent encore pour que la culture garde sa place dans notre société, qu'elle soit bien représentée et honorée. Il y a aussi cet article sur Clint Eastwood où une comparaison très pertinente est faite avec Corneille ! et que je ne peux que vous conseiller de lire.

Depuis quelques années déjà Pierre Jourde dénonce les incohérences, voire les absurdités et les scandales de tout ce qui gravite autour d'une prétendue «culture», en voie de décomposition. D'abord que l'on se rappelle ou que l'on lise, si ce n'est pas encore fait, les ouvrages antérieurs critiques de Jourde sur la littérature contemporaine, où la plupart des auteurs à succès sont dénoncés, à juste titre, pour l'inanité de leurs petits romans, pourtant vantés et adulés par une «critique» hypocrite, ou par des journalistes parfois illettrés, à la solde d'éditeurs vénaux ou sans scrupules. Le plus triste est que la masse des lecteurs se laisse parfois entraîner par ces «écrivains» et parfois par des «poètes», ne voyant pas qu'elle est abusée, parce que tel ou tel romancier a reçu un prix ou a bénéficié d'une grande publicité, ou parce que, tout simplement, la télévision est le principal vecteur de «la connerie», «l'empire de la connerie triomphante et fière d'elle-même», écrit Jourde.

Par ailleurs, Pierre Jourde dénonce encore notre époque qui bannit toute critique bien fondée qui s'oppose à «la critique générale ou de masse», sous le prétexte qu'il ne faut blesser personne, et trouver tout beau et parfait, voire génial (mais Jourde cite le critique et écrivain Juan Asensio, qui, contrairement à la masse des hypocrites et des zéloteurs, a donné dans Valeur actuelles un autre son de cloche sur «Jan Karski», de Haenel) et, dans ces conditions de «politiquement correct», il n'y a plus grand-chose à faire ni à redire, si l'on ne veut pas se faire mettre au rang de réactionnaire ou de «maudit», chez le critique ou l'intellectuel qui a encore un peu de neurones et ne se laisse pas corrompre par les lubies de ce siècle préférant tout ce qui est plat et sot, voire choquant et ridicule à l'intelligence et à la perfection - toujours les mêmes sont cités, à savoir Lalanne (un poète ?), l'éternelle Christine Angot, Musso et Djian - pour ne citer que les plus connus. On y rencontre aussi d'illustres inconnus portés aux nues et nuls, alors qu'attendent toujours, dans l'ombre, des manuscrits dignes de passer à la postérité ou des auteurs de génie peu lus ou mal compris, car

Pierre Jourde - C'est la culture qu'on assassine

l'énormité de la production actuelle de livres et le manque de critiques honnêtes, sans langue de bois, empêchent, évidemment, toute distinction permettant une lecture juste du «texte», son originalité intrinsèque, son rythme, sa musique. Or, aujourd'hui tout est confondu, et seul le recul permettra enfin de retenir, parmi toute cette masse livresque et parfois inutile, le véritable texte qui restera à travers les décennies futures.

Jourde évoque aussi toutes les difficultés rencontrées à l'école et au lycée, l'orthographe et la grammaire malmenées ou plutôt le français écrit comme un chien, sans que les profs, d'ailleurs, fassent quelque chose pour y remédier, on rira beaucoup du fameux sonnet de Baudelaire à la mode moderne. Difficultés également à l'université, avec les faiblesses des politiques et le peu de place accordée à la recherche et aux chercheurs, qui, à cause du manque d'organisation à la fois politique et technique, perdent un temps fou dans leur travail ; quant aux journalistes, ils en prennent aussi pour leur grade, avec un humour corrosif, car il est clair qu'ils ne savent pas écrire ni parler correctement, et que leur tendance à «la modernisation» - il faut écrire dans l'air du temps, et de façon «branchée» - est une des nombreuses causes de la déliquescence de la langue.

Une satire de la télévision, avec ses émissions abrutissantes, et l'humour corrosif de Pierre Jourde nous fera rire tout en nous donnant, hélas, le reflet d'une réalité navrante et creuse. Les politiques, toujours eux, perdus dans leurs affaires personnelles, semblent guère s'intéresser véritablement à la Culture telle qu'on la concevait encore au temps de Richelieu - mais Jourde garde l'espoir qu'un jour le véritable «texte» brillera, au milieu de ces véritables impostures, car quelques auteurs et poètes émergent, telles des étoiles dans la nuit, encore voilées par d'épaisses brumes paradoxalement légères, qui s'évanouiront pour laisser place nette à la Culture qui a fait notre gloire et notre force, jadis.

Bref, un livre qui apprend beaucoup sur la Culture et sur la sous-culture... Et que l'on relit souvent.

Elizabeth Lepidi, Amazon.fr

Nul n'entrera dans ces pages sans a priori, positif pour les admirateurs de Pierre Jourde, écrivain, polémiste, universitaire, enfin libre penseur érudit qui forme le fond de sa critique sur le bon sens d'un esprit éclairé épris de littérature et soucieux de communiquer ses petits moments privilégiés d'un lecteur professionnel, négatif pour les tenants d'une mercantilisation de la culture qui voient en lui un empêcheur de vendre en pile des ouvrages surfaits et un éternel grincheux qui ne se contente pas du grain qu'on lui donne à moudre et, qui pis est, n'idolâtre pas qui on lui montre comme devant l'être. Dans ce recueil d'articles initialement parus sur son blog, Confitures de culture, c'est le ton du pugiliste qui domine. Car pourquoi un pamphlet sans quelques petites volontés d'en découdre, quelques belles saillies, quelques petits combats bien sanglants ? Celui de Pierre Jourde est multiforme mais simple : mettre fin au diktat de la médiocrité culturelle imposée par les médias, les politiques et l'industrie — qui souvent gouverne les deux précédents.

« Non, mais j'ai tort, c'est Môme Michu qui a raison, au fond. Laissons la culture à Bouygues et Lagardère. Ils savent ce qu'il nous faut, eux. »

En sept parties thématiques (les médias, l'éducation, l'université et la recherche, la politique culturelle, vie culturelle, livres et écrivains, éthique et littérature), Pierre Jourde brosse un tableau peu réjouissant de notre vie culturelle, celle où il est préférable de formater les esprits plutôt que d'en éduquer de libres, celle où l'encensoir à médiocrité balance plus souvent au bras des tenants présumés de l'esprit critique (les journaux porte-voix de la doxa...) que le glaive de la justice éclairée ! car si les propos de Pierre Jourde sont le plus souvent peu amènes, il n'en offre pas moins toujours un contrepoint et ne se permettent quelques réjouissances de la mise à mort de sa victime que pour porter aux nues tel auteur méprisé à tort, parce que les sirènes de la popularité n'ont pas hurlé sur lui. Bien

Pierre Jourde - C'est la culture qu'on assassine

sûr, on retrouve quelques victimes habituelles, notamment Philippe Sollers, Francis Lalanne, et surtout Christine Angot (1) et Marc Levy (2) qui culminent au panthéon des inutiles et dangereux, mais il y a en face des Jacques Bertin, des François Taillandier, des Novarina, enfin des écrivains qui pensent leur travail en fonction de la haute estime dans laquelle ils tiennent la littérature et pas uniquement pour répondre aux attentes pré-machées des journalistes.

Pierre Jourde n'attaque pas aveuglément, il décortique et montre les défauts des œuvres (par exemple Marc Levy et toutes les fautes de grammaire qui émaillent « ses » ouvrages...), il fait son travail de critique universitaire, montre les défauts d'un système qui tourne en vase clos (3) — les journalistes infra-culturels alimentant le journalisme post-culturel —, il n'attaque pas pour démolir mais pour tenter de faire sourdre un doute sur le système de négation du fait culturel qui est en train de s'imposer, en douceur, soutenu par les traîtres qui s'inféodent plutôt que de se révolter sur ce qui est en train d'être démolir irrévocablement.

Il n'y a plus d'événements ni d'information, pour les journalistes, mais de grandes allées de marronniers

Ce que Pierre Jourde stigmatise surtout, ce ne sont pas les « produits » nés de la médiocrité culturelle, qui ne sont que des enfants profitants d'un jouet et d'une grande lumière braquée sur eux, mais ce sont les extatiques, ceux qui prêchent par suivisme, par facilité, par nullité, par copinage, etc., bref, ceux qui font que toute la presse accorde la plus grande part de ses pages culturelles (déjà réduites...) aux seules grands guignols, n'octroyant que la partie congrue de leurs entrefilets à des textes plus difficiles... Une véritable culture de la bêtise se met en place.

« Il y a le suivisme, le panurgisme habituel du journalisme. Du moment que les autres en parlent, c'est que ça existe, c'est que c'est important, et il ne faut surtout pas rater quelque chose d'important. [...] Le ressassement autour

des deux ou trois mêmes livres, lors des rentrées littéraires, participe du même phénomène que le ressassement, jusqu'à l'écœurement, des mêmes faits divers, des m[^]mes anecdotes politiques : à force de redire la même chose, elle prend force de réalité. Et le cercle vicieux tourne à l'infini : les journalistes doivent parler d'un événement réel. L'événement est ce dont ils parlent tous. Donc ils en parlent. Ils parlent de ce dont ils parlent. Un livre de Christine Angot n'a presque aucune réalité littéraire. C'est une sorte de réalité virtuelle, un bavardage des journalistes entre eux. Il est, d'ailleurs, fabriqué pour cela. »

Faut-il s'alarmer et prétendre à un malaise dans la civilisation ? Ce ne serait pas le cas, et encore, si le constat ne concernait que quelques écrivains qu'il suffit, après tout, de ne pas lire, même si trouver autre chose à lire relève de l'exploit individuel. Ce qui est alarmant, c'est la destruction méthodique des interfaces. L'université se vide de sa substance, les réformes successives en faisant autre chose, la fonction même de l'enseignant, par la destruction des stages et d'une réelle formation continue, fait que des thésards impropres à enseigner quoi que ce soit sont jetés dans l'arène face à des gamins qui n'attendent que des méthodes, des engouements, tout ce que les enseignants n'ont pas appris à transmettre. Plus d'école, plus d'institutions dignes de ce nom, plus de soutien à la création culturelle, plus rien, sinon de la rentabilité. Et l'on sait combien il est dangereux de vouloir des artistes d'Etat, tant pour la misère de l'art que pour la liberté de l'Etat. Et l'on sait combien il est dangereux de vouloir des artistes utiles !

Bien sûr on retrouve le Pierre Jourde que l'on connaît, bien sûr on pense à une filiation d'avec Philippe Muray, mais l'ensemble tel que réuni a une cohésion dans la vision globale de la société culturelle française contemporaine. Et si le paysage est pénible à regarder, ce n'est pas la faute du documentariste. Pierre Jourde fait œuvre de trublion qui amuse par les envolées de sa verve acide, mais laisse pantois quand il tombe le masque et nous laisse, seuls, face au désastre de ce qui a été détruit et de ce qui va l'être. On se

Pierre Jourde - C'est la culture qu'on assassine

prend à trembler à l'heure où, l'uniformisation des pensées ayant atteint ses objectifs, un tel ouvrage ne pourrait plus être publié faute de lecteurs... profitons de notre liberté critique pour saluer le travail de diariste essentiel qu'est Pierre Jourde.

(1) « On ne peut pas lui reprocher d'avoir douze ans d'âge mental, d'écrire dans un style prépubère et de livrer ses petits problèmes d'adolescente attardée à l'univers comme si l'univers devait forcément trouver ça passionnant. [...] Angot est à la littérature ce que Britney Spears est à la musique. »

(2) « [...] dès la première ligne d'un Levy, on frémit, en effet. Moins à cause du côté «frémissant» de l'œuvre, que parce qu'on tombe tout de suite sur les descriptions les plus convenues, les formules les plus stéréotypées. Parce que c'est de l'esthétique Harlequin, du factice pur jus, avec de bonnes grosses louches de prévisible, de sentimentalité gluante, avec des personnages de série Z américaine dans des décors de carton-pâte. On a l'impression de l'exercice préniblement par un participant à l'atelier «J'apprends à faire de jolies phrases qui font bien romanesques.» Ce genre de produit n'est en rien une introduction à la littérature, il déforme le goût des gens qui pourraient avec profit lire de bons textes tout aussi faciles d'accès, mais moins ridiculement faits. »

(3) Mais bien sûr ce livre que l'on met en avant entre tous dans la rentrée littéraire, comme étant un jeune talent à découvrir, qu'importe qu'il soit signé de la fille de notre rédacteur en chef, au Monde des Livres, ou du fils, au magazine littéraire, puisqu'on vous dit que c'est bien...

Loïc di Stefano, Boojum

En flânant dans une librairie à Chatou la semaine dernière, je suis tombé par hasard sur le dernier ouvrage de Pierre Jourde **C'est la culture qu'on assassine.** A vrai dire, il ne s'agit pas d'une nouveauté, mais plutôt d'une compilation

d'articles publiés entre 2009 et 2010 sur son blog Confitures de culture hébergé sur le site du Nouvel Obs. J'aime beaucoup **Pierre Jourde**, et pas seulement parce qu'il présente l'originalité d'être comme moi un littéraire qui s'intéresse à la boxe française. J'apprécie avant tout ses critiques car elles ont le mérite de dédaigner le battage autour du nombril des auteurs pour s'intéresser à l'essentiel, c'est-à-dire aux textes eux-mêmes. C'est déjà ce que **Pierre Jourde** faisait avec brio dans **La Littérature sans estomac**, un très bel essai paru en 2002 et qui lui a valu quelques solides inimitiés. Il y analysait avec férocité les textes de quelques auteurs médiatiques pour en montrer toute la vacuité, tout en soulignant par ailleurs les authentiques qualités littéraires de quelques auteurs méconnus comme Chevillard, Richard, Novarina, Michon, **Louis-Combet**, etc. Finalement, il ne faisait qu'appliquer les méthodes de lecture qu'il enseigne en tant que professeur de littérature française (vous souvenez-vous de l'exercice du commentaire composé ?). Il exerçait son métier de critique.

Dans **C'est la culture qu'on assassine**, il part en guerre contre la bêtise ordinaire véhiculée par les pouvoirs économique, politique et médiatique, en s'en prend pêle-mêle à la réforme de l'université, à TF1, aux émissions de Cauet, aux journalistes serviles, à **Sarkozy**, à la nouvelle orthographe, etc. Vous l'aurez compris, le champ est vaste, et si la littérature est bien présente (notamment dans les parties V - Vie culturelle et VI - Livres et écrivains), elle ne constitue plus le cœur du sujet. Le style, lui, est toujours aussi jouissif : à la manière d'un **Philippe Muray** (mais sans doute de l'autre côté de l'échiquier politique), **Pierre Jourde** envoie ses coups sans retenue, avec une liberté, une intelligence et une ironie qui forcent l'admiration. Je l'avoue, je me suis délecté en lisant ces petits textes, même lorsque j'étais en désaccord avec les idées exprimées (sur la réforme de l'université notamment). Pour ceux d'entre vous qui souhaitent découvrir ces textes, ils sont pour la plupart en ligne à l'adresse <http://pierre-jourde.blogs.nouvelobs.com/>. Bonne lecture.

Marc Bordier, Babelio

d'autant qu'il ne se prive pas d'y mettre du style, au service d'un esprit critique décapant.

Florilège :

Jean-Claude Raspiengeas, La Croix

Il dénonce pêle-mêle les effets néfastes d'une télévision décérébrée, d'une école publique désorganisée, de la déréalisation, de la peopolisation de toute manifestation, au détriment du contenu, du savoir, de la pensée... Bref, il dénonce « l'industrialisation de la connerie ».

Daniel Martin, La Montagne

Jourde tire à vue mais vise juste et nous révèle un panorama absolument sinistre, non sans rendre hommage à l'héroïsme de certains chercheurs, de petits éditeurs ou de grands obscurs.

Chronic'art

Voilà un esprit fort, mais authentique celui-là, intransigeant jusqu'à la violence, mal-pensant certes, mais jamais opportuniste, que je lis depuis des années avec bonheur [...]. C'est du brutal, autant vous en avertir. L'ironie y est réjouissante, à la mesure des coups portés contre « la nouvelle barbarie »

Didier Pourquery, Le Monde magazine

Depuis quelques années, Pierre Jourde, comme le Cyrano d'Edmond Rostand, n'abdique pas « l'honneur d'être une cible ». Au besoin, l'auteur de *La Littérature sans estomac* (2002) en rajoute, ce qui a le don d'exciter ses contemporains,